

# Une femme se penche sur notre vie

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **15 (1947)**

Heft 1

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-567402>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'orchestre joua un tango... le tango de „l'Adieu“. Jean-Pierre m'invita. D'autres danses succédèrent au tango. Nous dansions comme dans un rêve, un rêve merveilleux; quand l'orchestre ne jouait pas, assis l'un à côté de l'autre, nos mains unies sous la table, nous laissions un tokay doré nous griser légèrement.

A l'aube, nous montâmes dans sa chambre, une banale chambre d'hôtel. Mais qu'importait le décor, nous nous aimions, nous étions heureux....

Il était déjà tard. Les onze coups qui sonnaient aux différents clochers de la ville, me rappelèrent à la réalité... au départ. A midi, le rapide me ramenant à Paris, quittait la gare de Z..., je n'avais plus un instant à perdre.

Evitant le regard de mon compagnon, je me préparai. Puis d'un dernier coup d'oeil, j'embrassai la petite chambre qui avait abrité notre amour fugitif.

Encore une longue et douloureuse étreinte m'unit à l'ami, un long regard... non pas le dernier, tout d'un coup j'eus la certitude que nous nous reverrions. Jean-Pierre, comme s'il avait deviné ma pensée, dit de sa voix chaude, un peu triste alors: „Jean, je ne te dis pas adieu, mais au revoir... un jour, j'en suis certain, le destin nous réunira à nouveau.“

Sans répondre, je m'arrachai de ses bras, le coeur lourd... je m'enfuis. Je ne connaissais ni le nom, ni l'adresse de Jean-Pierre, lui pas davantage de moi.

\*

Dans un sanglot la musique s'est tue, avec elle mon souvenir s'est évanoui, seule demeure vivante en moi l'image de l'ami des quelques heures trop brèves; j'entends encore ses dernières paroles... „un jour, j'en suis certain, le destin nous réunira à nouveau.“

La vie, malgré tout est pleine de promesses... parfois elles se réalisent. Une année a passé depuis, mais qui sait... Charly.

---

## Une femme se penche sur notre vie

Un de nos lecteurs a eu l'aimable idée de nous transcrire un chapitre du livre «Ces Plaisirs», de Colette, dans lequel cette fameuse femme de lettres expose ses opinions et expériences sur les hommes de notre milieu. Nous nous permettons de reproduire, en guise d'introduction, les quelques phrases qui accompagnaient ce précieux envoi de notre collaborateur. Les voilà:

«Voici, recopiés, des extraits du livre «Ces Plaisirs», de Colette. J'ai pensé qu'ils seraient de nature à intéresser les lecteurs du journal. — J'ai beaucoup lu. Je ne crois pas qu'on puisse trouver chez un écrivain-femme autant de compréhension, autant de finesse de discernement, comme on peut trouver chez Colette. C'est bien la seule femme qui ait osé écrire ce qu'elle pensait de nous. Et avec quel tact, quelle distinction. Et quelle leçon!»

La Rédaction.

Depuis que Proust a éclairé Sodome, nous nous sentons respectueux de ce qu'il a écrit. Nous n'oserions plus, après lui, toucher à ces êtres pourchassés, soigneux de brouiller leur trace et de propager à chaque pas leur nuage individuel, comme fait la sépia.

Mais — fut-il abusé, fut-il ignorant? — quand il assemble une Gomorrhe d'insondables et vicieuses jeunes filles, dénonce une entente, une collectivité, une frénésie de mauvais anges, nous ne sommes plus que divertis, complaisants et un peu mous, ayant perdu le réconfort de la foudroyante

vérité qui nous guidait à travers Sodome. C'est, n'en déplaise à l'imagination ou l'erreur de Marcel Proust, qu'il n'y a pas de Gomorrhe. Puberté, collègues, solitude, prisons, aberrations, snobismes... Maigres pépinières, insuffisantes à engendrer et avitailler un vice nombreux, bien assis, et sa solidarité indispensable. Intacte, énorme, éternelle, Sodome contemple de haut sa chétive contrefaçon.

Intacte, énorme, éternelle... Voilà de grands adjectifs, et qui sentent la considération, tout au moins celle qu'on doit à une puissance. Je ne le nie pas. La femme connaît mal — cela va de soit — la pédérastie, mais elle adopte quand elle la rencontre, l'attitude que lui impose son instinct. Ainsi, devant l'ennemi, le cétoine tombe, et fait le mort, le gros crabe arque, immobile, ses pinces, la tarente grise se colle, plate, au mur gris. Il ne faut pas nous en demander plus que nous n'en savons...

Une femme qu'un homme trahit pour un homme sait que tout est perdu. Refrénant les cris, pleurs, menaces qui sont le gros de ses forces dans les cas ordinaires, elle ne lutte pas, se terre ou se tait, fulmine peu, cherche parfois les voies d'une irréalisable alliance avec un ennemi, avec un pêché qui date d'aussi loin qu'elle même, et qu'elle n'a ni inventé, ni patronné. Elle est loin de la goguenardise libertine de l'homme devant la femme qu'une amie enlace: „Toi, je te repincerai...“ Dessillée, elle renonce haineusement et cache avec soin sa grande incertitude: „M'était-il vraiment destiné?“, car elle est plus humble qu'on ne le croirait. Mais, comme sa subtilité manque de portée, et qu'elle est sévère aux propensions de l'esprit, elle n'arrive pas à les séparer de celles du corps, et elle confond obstinément „homosexuel“ avec „homme efféminé“.

Dans un temps de ma jeunesse, j'ai fréquenté longuement des homosexuels variés, grâce à l'un des secrétaires-nègres de M. Willy. Je remonte là à une époque où je vivais dans un état singulier de rélévation et de malheurs dissimulés. Très provinciale encore, insociable physiquement jusqu'à fuir certaines poignées de main, certains baise-mains, j'étais aussi chagrine de demeurer seule et oubliée dans l'appartement qui m'attristait, que de me voir contrainte d'en sortir. J'acceptai avec beaucoup de plaisir la camaraderie du secrétaire, „nègre“ comme moi, garçon jeune, de bonne famille, gai, malicieux, de qui les moeurs n'étaient même pas équivoques. Lui et moi, nous travaillions, — l'expression fera sourire Pierre Weber, Vuillermoz, et quelques autres — aux mêmes ateliers de littérature.

Il m'offrit sa confiance et m'amena ses amis. Parmi eux, je rajeunissais jusqu'à mon âge véritable. Je riais, rassurée par tant de jeunes hommes inoffensifs. J'apprenais comment s'habille un homme qui s'habille bien, car ils étaient Anglais pour la plupart, rigoureux en matière d'élégance, et le même garçon qui portait secrètement sur sa peau un sautoir en turquoises ne se fut permis ni cravates, ni mouchoirs excentriques.

Dans un atelier flanqué d'une chambre, pourvu de trapèze, de barres et d'anneaux, attenant à mon appartement conjugal et que je nommais vaniteusement ma garçonnière, on riait donc comme au pensionnat, d'une manière exagérée et puérile, mais quels étranges dialogues entre gentlemen!

— Que devient, cher ami, votre petit cartonier?

L'interpellé, levant haut ses sourcils, révélait qu'il les renforçait au crayon.

— Petit cartonier? Petit cartonier? Quel meuble entendez-vous par là?

— Non, je veux dire ce garçon qui fabriquait des cartons pour la mode et les parfumeurs...

— Il s'agit bien d'un cartonier! J'ai la mémoire courte. Parlez-moi plutôt d'un pompier de la Ville de Paris!

— Un pompier? Quelle horreur!

Comme sous une insulte jaillit une carte de visite, une photographie non collée sautait au nez du dédaigneux.

— „Quelle horreur“, vraiment? Tenez! Voilà de quoi vous faire changer d'avis... Et notez le ceinturon aux armes de la Ville...

International, fameux, conservé savamment, mon ancien ami C... de X... mort de vieillesse depuis, et de qui je regrette encore l'amitié, l'esprit jeune, la charmante politesse, montait les trois étages non sans peine. Une barbe à la Henri IV teinte, cachait, disait-il ses „fanons de vieille vache“. L'effort incessant de se survivre mouillait de sueur ses tempes qu'il tamponnait légèrement. Je revois la maigreur de sa main, sur laquelle couraient des sarments de grosses veines, le gris de son veston, le gris-bleu du mouchoir de soie, le bleu-gris de ses prunelles déjà décolorées, et le sourire industriel de sa bouche distendue... Ce vieillard, qui n'avait honte de rien, réussissait à ne choquer personne.

— Ouf! soupirait-il en s'asseyant. Où sont mes beaux soixante ans?

Jean Lorrain parle de lui, dans quelques „Poussières de Paris“. Il l'appelle „les plus belles épaules du siècle“, si je ne fais erreur.

— D'où sortez-vous ainsi essoufflé? lui demandait un jeune homme insultant.

— De chez ma mère, répondait C... en se donnant le plaisir de ne pas mentir, car il habitait en effet, fils tendre et respectueux, avec une mère presque centenaire. Il toisait le jeune homme et ajoutait, raide:

— Je n'ai pas d'autre compagnie qu'elle, Monsieur. Vous a-t-on conté que j'en avais une autre?

Le temps que le jeune homme eût trouvé une riposte ou une excuse, C... éclatait de rire parcimonieusement, et se tournait vers moi:

— Je n'en ai pas d'autre depuis le départ d'un jeune ami, qui voyage.

— Ah! où? où voyage-t-il?

— Qui le sait? Il a eu des ennuis qui l'ont décidé à partir.

Un long soupir. Une gorgée de thé léger. Le mouchoir bleu sur la bouche et sur la tempe...

— C'est un garçon aimable, mais qui est distrait, reprenait C... Voyez! Une dame l'invite — il est bien de sa personne — à prendre une tasse de chocolat... Il y va, — faiblesse d'un moment! Pendant qu'il causait avec cette dame, il lui verse, par distraction, dans son chocolat, je ne sais quoi... Tant est que la dame ne s'est réveillée que le surlendemain, et à son réveil — coïncidence déplorable! — les meubles avaient disparu de l'appartement! Elle s'est crue le jouet d'un songe, la pauvre dame. Elle n'a repris ses sens que pour déposer une plainte contre mon ami si distrait. Il n'a pas voulu être mêlé à des complications, il est parti. Dieu nous le rende!

Clignant vers moi de son agile petit oeil noir, mon camarade — le secrétaire-nègre — questionnait C... sur le ton de la candeur:

— Dites-moi cher ami, est-ce que ce jeune distrait n'est pas le même qui passait pour avoir étranglé un garçon de bain?

Redressé avec une fierté qu'il devait surtout à l'ankylose, le vieil homme se protégeait d'une main fine et ridée:

— Des on-dit, cher ami, des on-dit! ... Je suis un sage: je n'ai aucune jalousie du passé!

Acidité, cynisme, théâtral, afféterie, enfantillage, c'est le ton qu'imposait l'espèce des visiteurs. Parfois la violence, mâle ou morbide, jetait son cri, son feu bref. Là, un adolescent, venu des temps lointains où le mal et le bien, mêlés comme deux breuvages, ne faisaient qu'un, conta sa dernière nuit à l'Elysée-Palace-Hôtel:

— Il me faisé peur, cet gros homme, dans sa chambre. J'ai ouvert le petit canif, j'ai mise un bras sur mes yeux, de l'autre je lui faisé comme ça au gros homme dans son estomac... Et je suis parti vite!

Il rayonnait de beauté, de malice et d'une folie à son aurore. Les auditeurs présents montrèrent leur tact, et leur prudence. Aucun ne s'exclama, seul mon vieil ami C... dit, après un moment, d'un ton détaché: „Quel enfant!“ et changea de conversation.

Manquant de grandeur et de méchanceté, C... ne ressembla au baron de Charlus que génériquement. Et c'est le puissant dernier venu, Charlus, qui paraît avoir servi de modèle, car ceux-là même qui l'ont précédé lui obéissent comme une descendance affaiblie. Le courage, réduit à sa plus ordinaire, à sa plus militaire expression, permettait certes à C..., comme à Charlus, de côtoyer, parfois de rechercher de très réels dangers, avec cette différence que C... fort éloigné des égarements masochistes de Charlus, ne voulait que le meilleur et le plus facile de ce qu'il aimait le mieux: „Je suis une modiste française“, affirmait-il... Aussi ne prisait-il guère cette jeunesse cosmopolite, potinière, cupide, qui offensait l'ancêtre par une ironie et une familiarité sans ménagements.

Les fréquentant souvent, les questionnant rarement, n'usant jamais avec eux du persiflage, je rassurais ces hommes, desquels je me garderai bien de dire qu'ils étaient peu virils. Un être à figure d'homme est viril par cela même qu'il contracte une manière dangereuse de vivre et des assurances de mourir exceptionnellement. Morts violentes, inévitables chantages, entôlages, honteux procès — cravates, pantalons à revers sur le pied, musique, littérature, dots, mariages — mes étranges amis n'évitaient devant moi aucun sujet de conversation, et j'en suis encore à me demander pourquoi on réserve, à leurs pareils, l'épithète „inconscients“.

Ils savent d'une manière précise, ce qu'ils aiment et n'aiment pas. Ils connaissent les périls où ils s'engagent, les limites de leurs intolérances particulières, et s'ils se plient à la prudence, du moins il l'oublie souvent.

Ils acceptaient que je les rejoignisse dans les éclats, aigus et révélateurs, d'une gaîté intempérante, dans les jeux gymniques. Ils appréciaient mon silence, car j'étais fidèle à mon rôle de meuble agréable, et je les écoutais d'un air expert. Ils s'habituèrent à moi, sans jamais me découvrir l'accès d'une véritable affection. Aucun ne m'excluait — aucun ne m'aimait. Je dois beaucoup à leur froide amitié, à leur sens critique féroce. Ils m'ont appris que non seulement l'homme amoureux se contente de l'homme — mais encore qu'un sexe peut supprimer, en l'oubliant, l'autre sexe. Ce n'est point là ce que m'avaient enseigné les dames en veston, préoccupées de l'homme, détractrices hargneuses et apocryphes de l'homme... Mes étranges amis ne parlaient pas des femmes, sinon de haut, de loin: „C'est joli, ce perlage blanc sur blanc, que Bady porte au troisième acte“!

(à suivre)